

note de l'éditeur

Agatha Christie n'a jamais parlé de sa disparition à l'hiver 1926. Par conséquent, c'est resté l'un des grands mystères des temps modernes.

La première fois que je lui ai soumis l'idée de ce livre, elle a manifesté une réticence compréhensible. Néanmoins, elle a accepté de répondre à mes questions, à condition que l'ouvrage qui en résulterait soit publié, au plus tôt, quarante ans après sa mort. J'ai moi-même donné à mes avocats des instructions allant dans le même sens.

Je dois reconnaître que lire mon propre nom dans ces pages est étrange. Je n'ai joué qu'un rôle somme toute mineur dans ce récit, et je me suis efforcé de réduire mes apparitions au minimum. Cette histoire, qui est avant tout celle de Mme Christie, est donc en grande partie racontée de son point de vue, et non du mien.

En plus de Mme Christie, j'ai tenté de m'entretenir avec autant des protagonistes que possible, pour obtenir une vue d'ensemble des principaux événements. Ni moi ni Mme Christie n'avons été témoins de la totalité des faits qui vont suivre. Ainsi, plutôt que d'exclure des

informations essentielles, j'ai décidé de faire appel au pouvoir de l'imagination pour recréer certaines scènes.

Je dédie ce livre à tous ceux qui n'ont pas survécu à ces onze jours sombres de décembre 1926. Qu'ils reposent en paix.

John Davison

I

Où que je tourne la tête, je pensais voir cette femme. D'aucuns, pour la décrire, n'hésitaient pas à parler de beauté saisissante. Je n'aurais jamais employé ces termes.

Bien sûr, ce n'était jamais elle, juste une autre brune, soucieuse de son apparence. Mais chacune de ces manifestations fantasmées, au rayon des gants d'un grand magasin ou à celui des parfums, laissait une cicatrice sur mon cœur. J'avais beau me répéter de ne plus penser à elle, nier jusqu'à l'existence de la situation, chaque nouvelle fausse alerte réveillait une douleur sourde dans ma poitrine ; j'en avais presque la nausée.

Quand j'étais tombée amoureuse d'Archie, j'avais comparé cette sensation à une blanche colombe qui tentait de s'échapper de mon sein. Maintenant que cette créature lui avait fait tourner la tête, j'imaginai le même oiseau qui pourrissait lentement en moi, étranglé par un collier de fil de fer barbelé.

Le son lointain d'une fanfare qui jouait des chants de Noël me dérida un moment. J'avais toujours adoré Noël ; c'était la fête, tout le monde était d'humeur joviale.

Ne serait-ce que pour Rosalind, j'avais décidé de ne rien changer à nos habitudes.

Au rayon des poupées, une rangée de visages d'une blancheur de porcelaine dardèrent leurs yeux bleus et vides sur moi. Je passai mes doigts sur la joue pâle et lisse d'un modèle aux cheveux jaune paille. Curieusement, j'avais donné à ma fille le nom de la poupée de mon enfance. J'avais pourtant peu joué avec elle, même si je l'admirais. Déjà à cette époque, j'avais préféré inventer mes propres histoires. Rosalind n'avait pas hérité de mon imagination, ce qui valait probablement mieux pour elle. Parfois, ma fantaisie, bien qu'elle ait ses avantages, me laissait vidée et presque malheureuse.

Alors que je reposais la poupée, m'appêtant à examiner sa jumelle (cheveux noirs, yeux comme des mûres bien charnues), je sentis un picotement à la base de mon crâne. Le duvet dans ma nuque se hérissa et un frisson me parcourut. Je me retournai, certaine qu'on m'observait, mais ne croisai que les regards bienveillants de dames âgées élégamment vêtues de tweed. Je me rassurai en me disant que l'Army & Navy Stores de Victoria Street était le genre d'endroit où rien d'affreux ne pouvait se produire.

J'y venais depuis mon enfance; grand-mère B m'y emmenait quand elle voulait acheter du ruban au mètre et des sachets de boutons. Après, elle m'offrait toujours une délicieuse glace à la fraise. Mais là, quelque chose n'allait vraiment pas du tout. Mon sentiment d'appréhension était physique. J'avais la bouche sèche; ma gorge se serra, ma respiration avait accéléré. Je levai la main pour ouvrir le col de mon chemisier, mais cela ne suffit

pas à me soulager. Je continuais d'avoir cette impression d'être observée, par quelqu'un qui me voulait du mal.

Enfant, j'avais souffert de cauchemars hantés par un personnage récurrent, un homme muni d'une arme à feu. Ce dernier, avais-je confié à ma mère et à ma sœur Madge, avait l'apparence d'un soldat français avec un mousquet. Mais ce n'était pas la vue de son fusil qui m'avait effrayée. Non, c'était davantage quelque chose dans sa nature qui m'avait perturbée. Il était l'incarnation du mal, une force que, déjà, je ne savais que trop réelle. Parfois, je rêvais que nous dînions en famille à Ashfield, notre maison de Torquay, et en levant les yeux, je découvrais que son esprit avait pris possession de ma chère maman ou de Madge. À présent, je pouvais presque sentir son haleine chaude et aigre dans ma nuque.

Rassemblant mes affaires, je me dirigeai lentement vers la sortie, tel un chat conscient d'une menace imminente. L'air froid de décembre qui me cingla le visage eut sur moi des vertus apaisantes. Je dus m'empêcher de lancer des regards nerveux autour de moi. Mes mains tremblaient, et j'avais toujours la bouche sèche.

À n'en pas douter, la sensation de danger que j'avais ressentie dans le magasin et dans la rue n'avait pas pu simplement être le fruit de mon imagination. Pourtant, je sentis mes joues rougir alors que je me rappelais l'incident du chèque. Cela s'était produit à Ashfield, quand j'avais vidé la maison après la mort de ma mère. J'y consacrais dix, onze heures par jour. Les cartons remplis de souvenirs de famille, les vêtements mangés aux mites, les robes granny qui s'empilaient, et la foule de réminiscences qui menaçaient de me replonger dans

l'enfance avaient dû me distraire. On m'avait demandé de rédiger un chèque, que j'avais signé Blanche Amory, un personnage d'un roman de Thackeray, au lieu d'employer mon nom. Qu'est-ce qui m'avait pris ? M'arrivait-il quelque chose de comparable maintenant ? Perdis-je le sens des réalités ? C'était un sentiment terrifiant.

J'essayai de respirer bien fort, plusieurs fois, mais j'avais la gorge serrée. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'à tout moment, quelque chose d'épouvantable allait se produire. J'eus la tentation de trouver refuge dans le cadre rassurant du Forum, mon club de Hyde Park Corner. Mais je ne voulais pas y emmener le soldat de mes cauchemars. D'un pas délibérément lent, je m'éloignai dans Victoria Street en direction du métro. Alors que j'approchais de l'entrée de la station, la foule se mit à grossir. Bien que mes jambes me donnent l'impression de pouvoir se dérober à tout moment, la peur me poussa à avancer. Heureusement, j'arrivais à une heure d'affluence, et disparus dans la cohue. Jouant des coudes, je regardai autour de moi. J'achetai un ticket, puis descendis dans les sombres entrailles de Londres, avec la certitude d'avoir semé celui ou celle qui m'avait suivie. Alors que j'aspirais l'air chargé de suie, je me sentis soulagée et, pour un moment, de nouveau en sécurité.

À Sunningdale, certains de mes amis de la bonne société trouvaient original que j'aime prendre le métro. Mais c'était une source d'inspiration si riche : tous ces visages fascinants, ces personnages curieux, sans parler des délicieuses possibilités que cela présentait en matière d'intrigue. *L'Homme au complet marron* constituait un parfait exemple. Cette histoire, somme toute

banale, avait enthousiasmé mes lecteurs, probablement à cause de son ouverture dramatique que j'avais choisi de situer sur le quai, à Hyde Park Corner.

J'avais vraiment pris plaisir à travailler sur ce roman, que j'avais d'ailleurs expédié relativement vite, contrairement à ma production indigeste actuelle. Peut-être avais-je besoin de vacances. J'espérais que notre court séjour à Beverley me ferait du bien – qu'il nous serait bénéfique à tous les deux. Je n'étais certes pas partisane de la théorie selon laquelle le malheur engendre la créativité. Je venais de connaître la pire année de ma vie, et regardez ce que j'avais écrit : *Les Quatre*, un « roman » composé de nouvelles publiées séparément, et quelques scènes ternes pour un livre, *Le Train bleu*, qui me résistait.

Un souffle d'air chaud annonça l'arrivée imminente du métro. Je saisis mon chapeau et m'approchai du bord du quai pour augmenter mes chances d'obtenir une place assise. Un pas de plus, et j'aurais facilement pu perdre l'équilibre et tomber sur la voie. Ce serait la fin de toutes les épreuves que j'avais endurées au cours de cette année. Archie serait libre de se marier, sans la honte toujours associée à un divorce, et Rosalind apprendrait à aimer sa nouvelle mère. Que m'avait dit ma fille déjà ? « Je sais que papa m'aime et voudrait être avec moi. C'est toi qu'il n'aime plus. » Seule une enfant, dans toute son innocence, pouvait dire une chose pareille. Et pourtant, bien que cette description de l'état de notre mariage corresponde à la réalité, son observation m'avait fait l'effet d'un coup de poignard dans le cœur – un de plus.

Alors que la rame surgissait des ténèbres et avançait à toute vitesse vers nous, je reculai d'un pas.

Mes oreilles vibrèrent du bruit assourdissant du moteur. Juste à ce moment-là, je sentis un léger contact au bas de ma colonne vertébrale. Je me retournai pour regarder derrière moi, mais dans cette fraction de seconde, la pression dans mon dos s'accrut. Quelqu'un me poussait vers les rails. J'ouvris la bouche pour crier, mais j'eus l'impression d'avoir du papier de verre dans la gorge.

Je tendis maladroitement les mains devant moi, dans une tentative de me retenir à quelque chose, n'importe quoi, mais elles ne rencontrèrent que l'air chaud. Une chaleur dévorante se mit à m'embraser les joues et sembla aspirer tout le liquide contenu dans mes yeux. Alors que je basculais en avant, ma tête pendant comme celle de la poupée que j'avais manipulée dans le grand magasin, je sentis qu'on me tirait violemment en arrière. Un mouvement d'une force que je n'aurais pas crue possible, et qui me laissa le souffle coupé. Je m'effondrai sur le quai et perdis connaissance.

Quelqu'un me respirait dans l'oreille. D'abord, je pensai être au lit, avec Rosalind à côté de moi. Puis je perçus une aigreur, une odeur de fer désagréable qui me força à ouvrir les yeux. Je me réveillai parmi une mosaïque d'expressions déconcertées.

— Je suis médecin, écartez-vous ! Faites place, s'il vous plaît, exigea une voix.

Je tentai de parler mais n'y parvins pas. De nouveau, je sentis ce souffle fétide sur mon visage. Quelqu'un me tint délicatement la tête entre ses mains. Mais mon corps, au lieu de se détendre, réagit en se crispant. Je voulus m'asseoir, mais de longs doigts au toucher soyeux m'en empêchèrent.

— Restez encore étendue quelques instants. Vous venez d'échapper à un accident grave. Apparemment, vous vous êtes évanouie au moment où la rame approchait.

— Non, quelqu'un m'a...

— Oui, c'était moi. Je vous ai tirée en arrière. Je suis médecin.

Ces paroles auraient dû me rassurer, mais pour une raison quelconque, elles me donnèrent le frisson.

— Merci, c'est très aimable à vous. Mais je me sens déjà beaucoup mieux. Assez pour rentrer chez moi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

L'atroupement créé autour de moi avait commencé à se disperser, maintenant que les badauds pensaient avoir compris la situation. Une dame s'était évanouie, et un médecin s'était comporté en héros en l'empêchant de tomber sur la voie.

— Respirez bien fort, ce sera plus prudent, suggéra-t-il avant de se pencher vers moi.

La puanteur de son haleine métallique me poussa à sortir mon mouchoir et à le plaquer contre mon nez.

— Maintenant, écoutez-moi bien, murmura-t-il. J'ai quelque chose à vous dire qui, je crois, devrait vous intéresser.

Au moment où j'écartai le mouchoir de ma bouche, il ajouta, toujours d'une voix que moi seule pouvais entendre :

— À votre place, je ne crierais pas. Sauf si vous voulez que tout le monde soit au courant à propos de votre mari et de sa maîtresse.

Je n'étais pas certaine de saisir. Que savait-il d'Archie et de cette femme ?

— Oui, je me disais bien que ça éveillerait votre intérêt. Maintenant, je suggère que vous me laissiez vous aider à vous relever ; ensuite, nous irons boire une tasse de thé.

Je sentis le contact arachnéen de ses doigts autour de mon poignet.

— Une tasse de thé bien sucrée, voilà ce que je prescris, dit-il d'une voix plus forte. Vous n'êtes pas de cet avis ? Je ne connais rien de meilleur après un choc.

Je ne savais pas quoi faire. Devais-je tenter de prendre mes jambes à mon cou ? Cet homme détenait visiblement des informations qu'il croyait pouvoir utiliser contre moi, contre nous. J'avais certainement affaire à un immonde maître chanteur, qui avait l'intention de m'extorquer de l'argent. Comment aurait-il pu connaître la réalité de notre situation financière ? En apparence, nous menions une existence dorée. J'avais, il est vrai, écrit six romans et un recueil de nouvelles d'Hercule Poirot, mais je n'avais pas gagné des sommes astronomiques. Le contrat épouvantable qui me liait à The Bodley Head, mon éditeur pour mes cinq premiers livres, ne me garantissait qu'un faible pourcentage en droits d'auteur. Heureusement, mon agent avait réussi à m'en libérer. De plus, la maison coûtait une fortune à entretenir et nous avions dû faire face à un grand nombre de dépenses imprévues.

Je pouvais refuser tout net, mais que se passerait-il si la presse avait vent de cette vilaine histoire ? Archie ne s'en remettrait pas, je le savais. Même après tout ce qu'il m'avait fait subir, je l'aimais toujours, et je ne ménagerais aucun effort pour le protéger.

— Je connais un sympathique petit café juste au coin de la rue, poursuivit mon « sauveur », qui serrait

mon poignet entre ses doigts. Voulez-vous que je vous aide à vous relever ?

— Je devrais m'en sortir toute seule, merci, répondis-je en me redressant doucement.

J'époussetai les traces de poussière et de saleté sur ma jupe, me hâtai de rajuster mon chapeau et toisai l'homme qui se tenait en face de moi. La première chose qui me frappa fut le contraste entre sa peau d'une pâleur crémeuse et sa barbe noire. Il avait des yeux couleur prunelle et des lèvres charnues rouge sang. De taille moyenne, il ne correspondait pas à l'idée qu'on se fait d'un sordide maître chanteur mais ressemblait davantage à un gentleman bien élevé.

Alors que nous sortions du métro pour regagner Victoria Street, nous aurions pu passer pour un couple marié. Mais un observateur attentif n'aurait pas pu manquer de remarquer le doute et l'angoisse dans mon regard.

— Que voulez-vous ? demandai-je.

— Attendons d'être installés devant une tasse de thé pour en parler, répondit-il. Ce sera plus convenable.

J'examinai la rue en quête d'un policier, mais n'en aperçus aucun. Mais peut-être valait-il mieux que je règle cette affaire moi-même.

— D'abord, je tiens à vous féliciter pour le succès qu'a rencontré *Le Meurtre de Roger Ackroyd*, dit-il. J'ai trouvé ce roman excellent, vraiment. La manière dont vous menez l'intrigue est tout bonnement extraordinaire. Je ne suis certainement pas le premier à vous le dire, mais vous pouvez ajouter mon nom à la liste grandissante de vos admirateurs. Qui se douterait qu'un tel cerveau se cache dans votre jolie petite tête ?

— Vous ne m'avez tout de même pas entraînée ici pour discuter de littérature, répondis-je sèchement, alors que nous entrions dans le café pour nous installer à une table, à quelque distance des autres clients.

— Oh, mais vous vous trompez. D'abord, permettez-moi de me présenter. Patrick Kurs. Médecin généraliste à Rickmansworth. J'ai un cabinet modeste, où je soigne essentiellement des épouses névrosées et des maris qui boivent beaucoup trop. Je suppose que vous pourriez établir un parallèle entre votre docteur James Sheppard dans *Roger Ackroyd* et moi. Quel personnage fascinant ! Voyez-vous, madame Christie, je crois que vous et moi nous ressemblons beaucoup par bien des côtés.

— Je ne suis pas sûre de vous comprendre, dis-je, avant qu'une serveuse en uniforme noir et blanc approche de notre table pour prendre notre commande. Le docteur Kurs demanda du thé pour deux.

— Comme je vous le disais, j'ai étudié votre œuvre avec attention, madame Christie, et j'en ai tiré la conclusion que vous possédez un esprit criminel de tout premier ordre. Vous semblez deviner comment fonctionne le cerveau d'un meurtrier. Comme si les sentiments les plus intimes d'un tueur n'avaient pas de secret pour vous. C'est très troublant.

— Merci, dis-je, avant de m'apercevoir que la plupart des gens ne verraient pas cela comme un compliment. Je... Oui, vous avez peut-être raison, mais quel rapport avec mon mari ? J'aimerais vraiment que vous en veniez au fait.

Quand la serveuse nous apporta notre thé, nous nous tûmes, mais dès qu'elle se retira, le docteur Kurs remua sur sa chaise et s'éclaircit la voix.

— Fort bien. Voyez-vous, j'ai appris que votre mari entretient une – quel est le terme qui convient? – une liaison avec une autre femme. Vous me le confirmez, n'est-ce pas?

Je me contentai de hocher la tête, mais je sentais que mes yeux lançaient des éclairs de haine.

— Et je suppose que vous préféreriez que la presse n'ait connaissance ni de ce fait ni des détails?

— C'est donc ça. C'est de l'argent que vous voulez?

Le docteur Kurs cligna des yeux et sembla légèrement surpris.

— Non, pas du tout, répondit-il en riant. Je pense que vous m'avez sous-estimé, madame Christie. Ma motivation n'est pas l'appât du gain. J'ai bien mieux à vous proposer. Une sorte de plan, pour vous, pourrait-on dire. Quelque chose qui risque de vous paraître peu conventionnel, mais ne manquera pas, j'en suis persuadé, d'éveiller votre intérêt.

— De quoi parlez-vous?

— D'un plan que vous seule pouvez exécuter. Vous, madame Christie, allez commettre un meurtre. Mais au préalable, vous allez disparaître.